

Au sud-ouest de la commune de Guipry, à quelques pas de celle de Saint-Ganton, se trouve un lieu-dit appelé « Les Chevaleries ». Le cadastre actuel (celui du remembrement de 1968-1969) a conservé son nom d'autrefois, un nom dont l'origine ne manque pas d'interpeler les gens de la région. Quelle histoire peut bien se cacher derrière ce nom qui n'a rien de commun avec ceux que l'on trouve aux alentours, des noms comme « La Lande Hue », « La Douettée », « Le Mesnil » ou « Les Friches » ?

Ce lieu merveilleux et magique à la fois était réputé jadis (avant le remembrement) pour son calme. Le mieux chemin qui permettait d'y accéder n'était que rarement utilisé par les charrettes des paysans. Seules les deux ou trois vaches des petites exploitations agricoles de l'époque l'arpentaient dans le but de brouter l'herbe qui poussait sur ses bords.

Quel spectacle à l'arrivée de cet endroit où se dressaient de grands pins maritimes (aujourd'hui disparus) ! Comment avaient-ils pu croître sur ces terres arides où la lande était reine, où quelques rares chênes et châtaigniers rabougris leur tenaient compagnie ?

Mais ces considérations n'alimentaient guère les conversations des paysannes de la Beucelaie ou de la Rennelaie. La présence de grosses pierres dispersées çà et là les intriguait davantage. Sans doute l'alignement mégalithique qui y dormait depuis des siècles aurait dû attirer leur attention, mais elles ne pensaient qu'à la légende que leur avaient contée leurs grand-mères sur l'origine de ces pierres.

\* \* \*

Il y a bien longtemps, les loups étaient les seigneurs des lieux. Cachés dans les bois de Baharon et de Beucel où ils trouvaient leur pitance, ils ne s'approchaient que rarement des villages environnants.

Les paysans ne s'en souciaient guère. Pourquoi en auraient-ils peur ? Ils savaient qu'une jeune fille, ayant élu domicile dans les landes autour des « Chevaleries », ne les craignait pas. Au contraire, près de la cabane en branchage qu'elle avait construite, elle avait apprivoisé tous les animaux sauvages vivant dans son entourage.

Cette jeune fille était d'une grande beauté. C'est ce que disaient aux autres les quelques manants qui avaient eu la chance de l'apercevoir car elle se cachait pour échapper aux regards des hommes. Elle vivait en recluse et avait mérité rapidement le surnom de sauvageonne.

Qui était-elle ? Peut-être la fille d'un homme de noblesse qui avait voulu se soustraire à l'autoritarisme de son père. Personne n'a jamais su.

Cependant des chevaliers, de la Motte dit-on, exerçant la surveillance de leurs terres dans les environs, trouvaient grâce à ses yeux et entretenaient des relations occasionnelles et amicales avec elle. Deux groupes de ces nobles guerriers patrouillaient souvent, à tour de rôle, dans ce secteur. A cette occasion, les chefs rendaient visite de façon régulière à la jolie sauvageonne dont ils étaient devenus amoureux.

## La Sauvageonne des Chevaleries

Cette dernière s'en était bien rendu compte. Les cadeaux dont ils la comblaient et les provisions qu'ils lui apportaient en fournissaient la preuve. « Je n'appartiendrai qu'à un seul homme », leur avait-elle dit. « A vous de me faire savoir qui sera l' élu de mon cœur. »

C'est ainsi qu'ils décidèrent de se battre. La jolie sauvageonne deviendrait l'épouse du vainqueur de cet affrontement.

Au jour fixé, tous les combattants se retrouvèrent à l'endroit prévu, impatients d'en découdre et de régler cette affaire au mieux des intérêts de leurs chefs. Le temps était chaud et lourd, de gros nuages noirs assombrissaient le ciel. L'orage menaçait.

Mais ces signes avant-coureurs de pluie n'atténuèrent pas la fougue de ces hommes lourdement armés. Ils se précipitèrent les uns contre les autres en ferraillant de toute la force de leur épée.

Soudain un éclair d'une intense luminosité zébra le ciel. Un fort coup de tonnerre claqua presque en même temps. On entendit alors dans le lointain, au-dessus des nuages, une voix céleste qui criait à l'intention des combattants : « C'est dimanche aujourd'hui. Vous n'avez pas le droit de vous battre. Vous serez punis. »

Une pluie diluvienne se mit aussitôt à tomber avec une telle violence qu'on ne voyait plus rien.

Quand elle cessa, il n'y avait plus de combat. Les chevaliers avaient disparu. A l'endroit où ils se battaient tout à l'heure, de grosses pierres, inexistantes auparavant, jonchaient le sol.

Les gens du pays ont pensé qu'en punition de leur désobéissance, ils avaient été transformés en pierres, ces pierres que l'on voit encore aujourd'hui.

Personne n'a revu les chevaliers.

Quant à la jolie sauvageonne, on dit qu'elle a été aperçue par la suite, à plusieurs reprises, durant les nuits de pleine lune. Elle cherchait, semble-t-il, parmi les pierres, celle de l' élu de son cœur. Mais il y a bien longtemps qu'on ne la voit plus.

\* \* \*

Ces dramatiques événements ont sans doute donné ce nom de « Chevaleries » à ce lieu qui conserve encore tout son mystère.

Jeanne ORÈVE et Jeanne DELALANDE, de la Beaucelaie, qui connaissaient cette légende, en étaient persuadées.

## La Soupe Populaire du Port de Guipry

Au mois de mai 1936, le Front Populaire, formé par une coalition des partis de gauche (Parti Communiste - Section française de l'internationale ouvrière - Parti radical), remporte les élections et arrive au pouvoir en France. Le gouvernement, dirigé alors par Léon Blum, réalise d'importantes réformes sociales : semaine de quarante heures, congés payés, hausse des salaires, etc..., des réformes qui vont apporter du mieux-être aux ouvriers.

A cette époque, il y a beaucoup de pauvres, de malheureux, dans les campagnes bretonnes. Sans ressource, ils ont du mal à vivre, à survivre. On dirait qu'ils se cachent pour ne pas montrer leur misère. Au Port de Guipry pourtant, sur les bords de la Vilaine, avec des chalands qui chargent ou déchargent presque journellement leurs marchandises et procurent ainsi du travail aux journaliers, la situation devrait être différente. Il n'en est rien. Il y a des pauvres, c'est là que l'on en voit le plus.

Les permanents locaux des partis de gauche essayent de mettre en application les consignes qui leur sont données. La pauvreté est un fléau. Il faut tenter d'y remédier. Arsène Morin, patron d'une petite entreprise de ferronnerie où travaillent trois ouvriers, s'y emploie. Ce responsable de la cellule communiste locale (très importante au Port) a déjà organisé dans les années précédentes quelques soupes populaires au cours des hivers, mais aujourd'hui, il souhaite mettre en place quelque chose de pérenne.

C'est ainsi qu'il crée la Soupe Populaire servie presque quotidiennement durant la saison froide, soit du début décembre au 15 mars de l'année suivante. Cette soupe, préparée par Madame Angélique Noblet, tenancière du café du même nom situé rue du Port (aujourd'hui 3, rue des Gabelous), permet à sept ou huit personnes de bénéficier d'un repas chaud.

Arsène Morin connaît bien les gens du pays, les anciens combattants en particulier. Profitant des bonnes relations qu'il sait entretenir, il réussit à obtenir, sans bourse délié pour ainsi dire, tous les légumes qui remplissent la marmite de Madame Noblet. Les paniers de pommes de terre, de carottes, de choux, de navets, que des généreux donateurs (agriculteurs, jardiniers) apportent au Café du Port, en sont la preuve.

Arsène Morin donne non seulement de son temps pour cette œuvre charitable, mais aussi de l'argent, principalement pour payer le pain. Les boulangers locaux fournissent souvent gratuitement le pain rassis que Madame Noblet utilise adroitement pour tremper sa soupe, mais il faut quand même payer les pains frais.

Ces malheureux, ces pauvres sont très heureux de cette soupe qui leur donne l'occasion de se rencontrer tous les jours et de passer ainsi des moments agréables. Quelquefois même, il leur arrive de faire une vraie fête, lorsque Arsène et son copain, Léon Duval, président de la Société de Chasse de Guipry, ne connaissent pas la bredouille et rapportent des lièvres et des lapins qui font le bonheur de Madame Noblet, mais lui donnent aussi un surcroît de travail. Le Père Léon se fait un jour applaudir en rentrant au café. Il porte sur son épaule un demi-sanglier. Arsène et lui ont tué la bête la veille sur le bois de Bâron. Ce sera l'occasion d'une fête mémorable.

## La Soupe Populaire du Port de Guipry

Ces repas se passent dans la bonne humeur. La soupe est toujours excellente, les bolées de cidre aussi. Pour terminer le repas, il n'y a pas mieux que des chansons. Mais en présence d'Arsène, il faut des chants en accord avec ses convictions politiques. C'est ainsi que se font entendre l'« Internationale » et surtout la « Jeune Garde », qui semble avoir la préférence de ces déshérités :

« Prenez garde à la Jeune Garde,  
Qui descend sur le pavé.  
C'est la lutte finale qui commence,  
C'est la romance des crève-la-faim.  
C'est la révolution qui s'avance  
Et qui peut-être éclatera demain. »

Ce chant est interprété à tue-tête. Le jeudi, il est repris en chœur par les enfants du quartier qui jouent habituellement sur la rue et qui se trouvent rassemblés devant le café à ce moment-là. Cette situation ne plaît guère à Madame Noblet. Fervente catholique, elle préférerait sans doute que l'on chante des cantiques d'église, mais Arsène Morin n'en connaît pas.

Ses relations avec les anciens combattants accaparent une grande partie de son temps. Ces poilus de la guerre 14-18, il les reçoit à la maison, au milieu de ses chiens, ou dans son atelier de la rue du Port (aujourd'hui, rue des Gabelous). Qu'ils soient de Guipry, de Messac ou d'ailleurs, tous ont droit au même accueil. Ceux qui sont revenus de cette effroyable tuerie conservent souvent des séquelles dont ils ne se remettent jamais. Certes, quelques-uns ont bien obtenu une pension d'invalidité, hélas, jamais révisée. Arsène s'en occupe et établit des demandes de révision qui sont acceptées dans leur majorité. Mais il faut attendre les crédits. La déclaration de guerre 39-45 en fournit l'occasion. Certains perçoivent leur nouvelle pension à la fin de l'année 1939. Il est temps. Pour d'autres, il est trop tard. Ils sont décédés avant d'avoir pu en profiter.

En l'absence de soupe populaire, c'est-à-dire, la majeure partie de l'année, les pauvres ont beaucoup de difficultés à trouver leur subsistance. Logés à la caserne des gabelous ou dans des endroits souvent insalubres, ils ne survivent que grâce à la charité publique, celle de voisins mieux nantis ou de personnes qui peuvent leur apporter quelques heures de travail rémunéré. Même les enfants du Port, les garnements du Port pour certains, connaissent la détresse du crève-la-faim.

Un jeudi soir, à trois ou quatre, ces derniers décident d'aller visiter les barques de pêche alignées, en dessous de la cale, le long du chemin de halage.

Ces barques bien entretenues appartiennent à des retraités ou des rentiers qui les utilisent pour la pêche à l'anguille. Le permis spécial de pêche, qu'ils ont obtenu à cet effet les autorise à tendre, dans le bief du Port à Mâlon et sur une certaine distance, une ligne à laquelle sont attachés des hameçons tous les cinq ou dix mètres. Cette ligne tendue le soir, deux ou trois fois par semaine, est relevée le matin suivant. Les saisons et la lune décident du résultat de la pêche. Les prises sont enfermées dans un « vivier à anguille » installé au milieu de la barque.

Ce « vivier » est fait de planches en bois. Le fond, qui est le même que celui de la barque, est percé de petits trous facilitant l'entrée de l'eau de la rivière et la maintenant à la température du cours d'eau. Le couvercle, fermé par un cadenas, est lui aussi percé de petits trous permettant l'aération du « vivier ». Les anguilles conservées vivantes sont habituellement extraites de leur prison par le pêcheur le vendredi matin, emportées à Rennes et vendues à des marchands de poissons.

Les garnements du Port connaissent parfaitement les habitudes de ces pêcheurs et décident donc de faire l'inspection de ces barques à la nuit tombée. Les conversations d'adultes, qu'ils ont entendus sur cette pêche, leur ont appris que l'ouverture d'un couvercle cadenassé ne pose pas de problème. Les cadenas sont usagés et il suffit d'un coup de marteau donné au bon endroit pour en permettre l'ouverture.

Equipés de seaux et d'un marteau, ils font l'inspection des barques et de leurs « viviers ». Le ramassage des anguilles leur donne satisfaction : la qualité et la quantité sont au rendez-vous. Ils ne s'attardent pas sur le terrain de leur exploit. Ils referment vite les cadenas, évitent de laisser des traces et se sauvent rapidement avec leur butin. Ils ne vont pas aller les vendre à Rennes, ils s'en vont directement à la caserne des gabelous où vivent plusieurs familles de déshérités et leur distribuent ces beaux poissons que ces malheureux n'ont pas l'habitude d'avoir dans leurs assiettes.

D'autres déshérités du Port bénéficient aussi, ce soir-là, de cette manne inattendue. Ils comprennent surtout que les garnements ont joué un bon tour aux pêcheurs d'anguilles et qu'il vaut mieux se taire.

Le lendemain matin, en effet, quelle déception pour les propriétaires de barques ! Ils ne vont pas se rendre à Rennes ce vendredi pour vendre leurs anguilles. Tous les « viviers » sont vides... Qui a pu voler leur pêche de la semaine ?

Ils se précipitent à la gendarmerie et portent plainte pour vol. Les gendarmes de la brigade de Messac tentent alors d'éclaircir l'affaire. Ils interrogent tous les habitants du Port, mais partout, ils se heurtent à la loi du silence. Personne n'a mangé d'anguille. Certains ignorent même ce qu'est un « vivier à anguille ». Quant aux garnements, pas un n'a bougé de la maison ce soir-là. L'affaire sera classée sans suite.

Cette soupe populaire, qui a vu ses débuts (quelques repas seulement) durant l'hiver 1933-1934, va disparaître en 1940 au moment de l'arrivée des Allemands. Durant les années suivantes, le gouvernement de Vichy organise le Secours National, dont le but est de venir en aide aux familles dans le besoin. Mais la distribution de l'argent recueillie soulève de nombreuses protestations, car les familles bénéficiaires n'étaient pas, a-t-on dit, les plus déshéritées.

Cette anecdote méritait de passer à la postérité, car à son époque, la soupe populaire a permis à des malheureux de manger et de survivre.

Aujourd'hui, la solidarité continue. Les Restos du Cœur, la Banque Alimentaire et d'autres organismes ont pris le relais.

# Les Colverts de la Couriette

A la sortie du village de Mâlon, en direction de Bâron, s'étalent, sur la gauche de la route, des champs où pousse rarement le blé, mais souvent le maïs. Il en est ainsi depuis le remembrement de 1968-69, une époque où l'environnement a subi des modifications importantes dans ce secteur.

Avant le remembrement, en effet, toute cette partie gauche de la route présentait un paysage bocager, c'est-à-dire de petites prairies entourées de haies de saules et d'arbres d'essences diverses, surtout des chênes et des charmes. Leurs appellations étaient bien connues des gens de Mâlon. La Couriette, les Eymortiers, les Essarts, le Sensier, les Prés Richard, les Saudraies, les Chérisses, et, plus au sud, la prée de Bâron, les Ricoins donnaient un nom à dix hectares de terres.

Hélas ! le cadastre issu du remembrement n'a retenu que les Prés Richard et la prairie de Bâron !

Cependant, dans la mémoire des chasseurs d'autrefois, la Couriette conserve une place particulière, surtout pour ceux de Mâlon, à qui elle rappelle des souvenirs inoubliables.

La Couriette, ce sont deux hectares de terres situées à hauteur du virage en S où la route de Bâron se fait rejoindre aujourd'hui par celle de la Beaucelaie.

En octobre-novembre, lors de la saison des pluies, l'eau qui dévale des coteaux tout proches forme bientôt à cet endroit une sorte de marécage de 10 à 30 centimètres de profondeur, suivant la configuration du terrain. Il en est ainsi durant toute la saison froide, sauf en cas de crue. Une douve de deux mètres de large et de un mètre de profondeur, située dans la partie sud, recueille le trop plein et lui permet de s'écouler dans la Vilaine.

Ce petit coin est alors l'endroit idéal, pour toute la faune sauvage que représentent les anatidés (canards colverts en particulier et sarcelles), qui en font leur lieu de séjour privilégié. Ne trouvent-ils pas sur place la nourriture qu'ils recherchent et aussi le calme et la tranquillité que leur procurent les haies des prairies recouvertes d'eau.

Durant la journée, ce paradis n'est pas toujours habité. Il suffit qu'un intrus passe par là, et toute la colonie d'oiseaux présents s'envole dans un grand bruit d'ailes et de coin-coin retentissants. Mais ce soir elle va revenir.

Chaque soir, en effet, les colverts reviennent. Lorsque le « train de marée » remonte du sud de la Bretagne avec son chargement de poissons, d'huîtres et de crustacés, et l'emporte vers Rennes et les halles de Paris, il est 18 heures. A ce moment, les chasseurs de Mâlon, qui attendent la passée près de la Couriette, savent que, dans les 2 ou 3 minutes suivant le passage de cet express à 400 mètres de là sur la rive gauche de la Vilaine, plusieurs vols de ces beaux oiseaux vont se faire entendre au-dessus de leur tête et effectuer quelques tours d'inspection des lieux avant de se poser en douceur à l'endroit qui leur semble le plus approprié.

C'est à un magnifique spectacle qu'assistent les chasseurs, mais qui ne récompense pas toujours leur attente. Un clapotis d'eau trop bruyant de leur part, et c'est l'envol des colverts pour des zones plus tranquilles...Les amateurs de chasse reviendront une autre fois. Ce soir ils rentrent chez eux la gibecière vide, mais les pieds bien trempés, car tous ne portent pas les bottes de caoutchouc indispensables pour se déplacer sur ces terrains gorgés d'eau. Ce n'est pas encore la mode.

Désormais, tant que l'eau va stagner dans les prairies de la Couriette, c'est-à-dire de novembre à juin de l'année suivante, les colverts vont fréquenter cet endroit qu'ils aiment particulièrement ! Lorsque la chasse est terminée (en février) et qu'arrive le temps des amours, les colverts y viennent en couple, construisent leur nid à proximité du plan d'eau et élèvent leur petite famille sur ce terrain de jeu qui leur sert aussi de garde-manger.

Combien sont-ils alors ? Aucune statistique n'a encore été établie. Ce qui est sûr, c'est qu'ils sont nombreux. En avril, les premières couvées ont déjà fait leur apparition, les derniers attendent la douceur de mai.

Il en est ainsi tous les ans depuis longtemps, depuis des siècles sans doute. Mais combien de temps va durer cet état de grâce ? Car, au début des années 1960, l'annonce de l'opération communale de remembrement ne surprend personne. Les agriculteurs surtout l'attendent impatientement.

Ce remembrement, sans doute indispensable, va modifier l'environnement. Que vont devenir les colverts de la Couriette ? C'est la question que se posent les chasseurs, mais à laquelle ils ne trouvent pas de réponse. Ne serait-il pas souhaitable quand même d'effectuer le comptage des oiseaux qui nidifient à cet endroit ?

Vers la mi-mai, bénéficiant de l'aval verbal de leur président, deux chasseurs, accompagnés de leur fidèle épagneul breton, réalisent ce comptage un dimanche matin. A cette époque de l'année, la hauteur d'eau dans les prairies est sensiblement la même qu'au mois de novembre précédent, mais la végétation a grandi avec l'arrivée du printemps. Les herbes dépassent presque partout le niveau de l'eau et assurent une sorte de couvert à toutes les couvées de canards.

Certaines sont faciles à détecter. Maman cane est là, la tête bien relevée, un peu inquiète cependant pour sa nichée qui se précipite sans arrêt sur les insectes virevoltant à la surface de l'eau. Le chien a réussi un bel arrêt à dix mètres de cette famille et facilite ainsi le comptage des canetons.

Un peu plus loin, dissimulée dans la végétation, une autre couvée apparaît. Maman cane semble avoir des difficultés pour s'envoler. On dirait qu'elle est blessée. Mais il s'agit d'une ruse qui lui permet d'attirer le chien et de donner le temps à ses petits de plonger et de disparaître sous l'eau.

Pendant deux heures, la détection et le comptage se poursuivent. Après avoir fait le tour de ce plan d'eau extraordinaire, le bilan est là : 11 couvées détectées, 93 petits colverts bien vivants. Le résultat aurait pu être plus important, car dans une prairie à l'écart se trouvaient 14 canards colverts. Ce qui laisse supposer qu'ils pouvaient y avoir en tout 14 couvées, dont 3 ont échappé au flair du chien. Mécontents d'être dérangés, tous se sont envolés en poussant des « Krrèb, Krrèb » de colère.

Aucun autre comptage n'est réalisé par la suite. Quelques visites seulement au cours des semaines suivantes renseignent sur l'état des couvées. Début juillet, l'eau a disparu, tous les Rolbrans ont pris leur envol. La fenaison, comme les années passées, va pouvoir commencer.

Et le remembrement est arrivé.

A la fin du mois d'août 1968 les bulldozers entrent en action. Ces puissants engins sont impressionnants d'aisance. Ils rasant haies et talus avec une rapidité surprenante. Travaillant à 3 ou 4 en même temps, ils donnent l'impression de jouer, de faire la course. Rien ne leur résiste, pas même les vieux chênes trapus qui n'ont connu auparavant que la serpe des émondeurs, pas même les grands chênes de futaie qui ont défié toutes les tempêtes.

En quelques jours le secteur de la Couriette est nettoyé de ses haies et de ses arbres. Tous les débris de ronces et d'épines, tous les chênes, tous les charmes, tous les saules avec leurs branches et leur tronc sont entassés dans un coin des nouvelles parcelles. Une pelleteuse commence déjà à mettre en place les rigoles qui doivent faciliter l'écoulement des eaux dans la Vilaine. Car cette année, à la saison des pluies, il ne va plus y avoir ce marécage qui invite les sarcelles et les colverts à barboter dans ce petit paradis caché.

Au moins de novembre, les anatidés le fréquentent encore. A l'heure où le « train de marée » emporte son chargement vers les halles de Paris, il est encore possible d'entendre un bruit caractéristique du vol rapide de ces oiseaux et de pouvoir compter, lors de leur passage, les individus d'une même bande. L'inspection qu'ils font des lieux leur demande beaucoup de temps. On dirait qu'ils ne reconnaissent pas ces terres où l'eau a disparu et où ils ne peuvent plus se cacher. S'ils se posent enfin, beaucoup ne s'attardent pas. Ne trouvant pas ce qu'ils recherchent, ils s'envolent vers d'autres sites plus accueillants.

Au printemps 1969, il n'y a pour ainsi dire plus de colverts à la Couriette ! Trois couples nidifient encore près des rigoles nouvellement creusées, mais des couvées sont détruites par les corbeaux et les pies avant de voir le jour.

Au printemps 1970, un seul couple tente de faire son nid, mais les prédateurs font échouer son entreprise.



Et depuis ? Plus rien.

Avant mai 1968, aucun comptage de colverts n'avait été réalisé sur ce territoire de chasse. Aucun chasseur n'en voyait l'utilité. Tous les ans, des canards, beaucoup de canards naissaient à cet endroit et y prenaient leur envol. Personne n'y prêtait attention.

C'est sans doute dommage, car les indications recueillies auraient pu être transmises aux autorités chargées du remembrement communal. Il eût été possible alors de prendre des mesures pour la protection de ces anatidés et d'éviter la menace de disparition qui semble se préciser à leur rencontre dans notre région. Aujourd'hui les

couples n'ont plus la possibilité de nidifier et de se reproduire. Très rares sont les couvées qui ont la chance de voir le jour.

Dans notre campagne, les points d'eau, les étangs, les ruisseaux sont surveillés en permanence par des prédateurs dont beaucoup bénéficient de l'appellation « faune protégée ». En font partie les rapaces, les mustélidés comme les fouines et les putois. Les corbeaux et les pies complètent la liste de cette faune qui sème la mort chez anatidés.

Les rivières accueillent encore les amours des couples de colverts, mais la réussite des couvées n'est pas assurée. Les brochets sont certes gourmands de ces petits oiseaux, mais le plus gros prédateur semble être le grand silure capable d'ingurgiter en une seule fois toute une couvée, soit maman cane et ses canetons. La Vilaine, en aval de l'écluse de Mâlon, abrite des spécimens de ces poissons qu'on ne connaissait pas autrefois dans ce fleuve, mais qui ne sont pas parfaitement adaptés à ce nouveau milieu.

Mâlon, le 8 mai 2011.

Cher

# Les Pépins de l'Ancre d'Or

Une importante manifestation d'agriculteurs a lieu à la gare de Messac le 10 octobre 1911. Ce jour-là, en effet, ils sont nombreux à crier leur mécontentement sur le manque de moyens de transport pour leurs pommes, alors que la campagne de récolte de ces fruits bat son plein. Les Allemands de Sarre sont consommateurs de ces pommes que leurs représentants de commerce viennent acheter à Messac.

La photographie a immortalisé cette journée. Des tombereaux chargés de pommes, rehaussés de sacs, amenés par des bœufs, attendent les wagons nécessaires à leur expédition. « Nous voulons des wagons Messac-Schwarzenbach » (8 kms au N.O de Zweibrücken), telle est la revendication apparaissant sur le tableau accroché au wagon situé au premier plan de la photo.

Nous sommes alors à moins de trois ans de la première guerre mondiale (1914-1918). Le commerce semble fonctionner dans de bonnes conditions entre l'Allemagne et la France. Pourtant ces deux pays ne vont pas tarder à se faire la guerre.

Au lendemain de ces hostilités qui ont causé des destructions considérables en France et laissé des traces que l'on croyait ineffaçables, le commerce reprend ses droits. Il est vrai que depuis le Traité de Versailles (1919), la Sarre est séparée de l'Allemagne. Pendant 15 ans, elle demeure sous la tutelle de la Société des Nations, mais elle rejoint l'IIIème Reich à la suite du plébiscite du 13 janvier 1935. Les représentants de commerce de ce land fréquentent toujours notre pays de Guipry-Messac, où ils nouent des relations commerciales suivies.

La boulangerie Gautier, située à l'emplacement de l'actuelle Maison du Port (21, quai des bateliers) a l'habitude, chaque année à l'automne, durant la saison des pommes, de recevoir pour le repas de midi les personnes qui le souhaitent. Les représentants de commerce allemands connaissent bien cette adresse où ils viennent se restaurer jusqu'à la déclaration de guerre 1939-1945.

Le 22 juin 1940, les troupes allemandes arrivent à Guipry-Messac et prennent leurs quartiers dans différents endroits de ces bourgades. Les soldats se montrent d'une façon générale correcte et cherchent à prendre contact avec les habitants du pays qu'ils occupent.

Quelques jours après l'arrivée de ces troupes d'invasion, un officier – du grade de capitaine dit-on – se présente à la boulangerie Gautier. « Bonjour Madame ! », dit-il dans un très bon français en s'adressant à la maîtresse de maison. Mais cette dernière ne fait pas attention à celui qui vient de l'apostropher. Elle continue à vaquer à ses occupations.

« Bonjour Madame ! », reprend l'officier allemand. « Vous ne me reconnaissez pas ? » Toujours pas de réponse de la part de Mme Gautier.

L'officier allemand doit encore répéter son « Bonjour Madame ! » avant que cette dernière se retourne enfin et dévisage celui qui lui parle. « Comment ? Vous ne me reconnaissez pas ? », insiste-t-il. « Je suis le représentant de commerce qui prenait ses repas chez vous avant la guerre. A la saison des pommes, je venais en acheter auprès de vos usines et les acheminai en Sarre...Eh bien ! Aujourd'hui je ne viens pas acheter des pommes...Je vous rapporte les pépins... »

L'officier allemand a-t-il pris son repas ce jour-là à la boulangerie Gautier ? Etant donné la situation du moment, cela semble bien improbable.

La boulangerie a cessé son activité en 1955. Les bâtiments et dépendances sont devenus propriété de la commune de Guipry en décembre 1989.

Cette petite anecdote fait partie de l'histoire du Port. Elle méritait d'être connue, de même que le nom de cette propriété devenue la « Maison du Port ».

L'acte de vente, de décembre 1989, la désigne sous le nom de « L'ANCRE D'OR », un nom dont peu de gens se souviennent et qui a été oublié.

Mais ce nom pourrait encore retrouver sa jeunesse et la place qu'il mérite.

La « Maison du Port » n'a-t-elle pas comme raison d'être, non seulement de proposer des salles de réunion, mais aussi d'accueillir les touristes qui sillonnent la Vilaine à bord de leurs bateaux et souhaitent bénéficier de commodités dans notre Port.

Malans, le 29 juin 2011  
J. Leclerc